

# Le “Making of” de *Eichmann in Jerusalem* et quelques foyers de sa réception

*Michelle-Irène Brudny*

## ABSTRACT

Thanks to the Arendt/Hannah Arendt Papers (LC) collection, it is possible to discern the geological strata and to grasp the palimpsest of Eichmann's text in Jerusalem in the precision of its transformations, which are not trivial. The materials available for analysis include the following: 1. The articles from *The New Yorker* (1963); 2. The first draft of the work (1963); 3. The final draft of the first edition (1963); 4. The corrections for the British edition (Faber and Faber 1963); 5. The answer to Samuel Grafton's questions, which was not published (1963); 6. The interview with Thilo Koch at the beginning of 1964; 7. The German translation revised by the author (1964); 8. The interview with Günter Gaus (1964); and 9. The American edition revised and expanded (1965). To this inventory we can also add the distortions of the citations of the text itself in American and European critiques.

Grâce au fonds Arendt/Hannah Arendt Papers (LC), il est possible de discerner en grande partie les strates géologiques, de saisir le palimpseste du texte de Eichmann à Jérusalem dans la précision de ses transformations qui ne sont pas anodines. On dénombre en effet au moins: 1. Les articles du *New Yorker* 1963. 2. La première esquisse du livre 1963. 3. La copie finale de cette première édition 1963. 4. Les corrections pour l'édition britannique Faber and Faber 1963. 5. La réponse aux questions de Samuel Grafton qui n'est pas parue 1963. 6. L'entretien avec Thilo Koch début 1964. 7. La traduction allemande revue par l'auteur 1964. 8. L'entretien avec Günter Gaus 1964. 9. L'édition américaine revue et augmentée 1965. On pourrait ajouter à ce bref inventaire les déformations des citations du texte lui-même dans les critiques américaines et européennes.

---

Une première esquisse de ce travail a été présentée au colloque international de Paris en juin 2011, pour le 50<sup>e</sup> anniversaire du procès Eichmann. La question était “Comment Arendt a-t-elle travaillé ?”. Une version augmentée figure dans les actes du colloque (LINDEPERG et WIEVIORKA 2016). Le présent article constitue une version nouvelle, à partir d'éléments des Arendt Papers devenus consultables depuis lors et avec des illustrations (LC). Sur la controverse plus spécifiquement (1963–2016), voir BRUDNY 2016b.

LE EICHMANN BOOK (1963) EST D'UNE AUTRE NATURE QUE LE RESTE DES textes de Hannah Arendt, mixtes *sui generis* ou rédactions souvent aphoristiques. Il est entièrement composite et constitue une sorte de palimpseste. Sa réception, internationale, a donné lieu à des records dans le registre du paradoxe et du contresens. Pour n'en retenir qu'un, d'emblée, qui a aussi été l'un des motifs du colloque international de Paris en 2011 — “Le procès Eichmann: réceptions, médiations, postérités” — la vision qu'Arendt a donnée d'Eichmann et de son procès a longtemps prévalu dans la réception, alors qu'elle avait été contestée presque de toutes parts lors de la parution de l'ouvrage. De manière plus générale, ce qui avait tant fait scandale est devenu, au terme d'un certain nombre de transformations, simple doxa. Or on a tendance, aujourd'hui, à perdre de vue ce renversement complet de perspective.

Il s'agit, pour simplifier, de rechercher dans quelle mesure la nature du texte tient aux sources utilisées par l'auteur, aux conditions de préparation, d'écriture, puis de publication — liées, les unes et les autres, à la chronologie personnelle d'Arendt qui ne coïncide qu'en partie avec celle du procès<sup>1</sup> — voire, de façon plus générale, à sa manière de travailler: “J'en suis à la moitié d'Eichmann et passablement désespérée parce que je n'arrive pas à faire aussi bref que je le voulais [ . . . ] je vais devoir rédiger une seconde version (ce que d'ordinaire je déteste mais que je ne peux éviter en raison des trop nombreux documents).” Après un temps, cependant, elle prend plaisir à manier “les faits et les choses concrètes” (2009, 218).<sup>2</sup> La nature particulière du texte tient aussi à l'intrication des objectifs de l'auteur, qui sont loin d'être tous explicites, et dont il faudrait de surcroît distinguer minutieusement préjugés et projections.

En parallèle, les recherches présentées ont été effectuées à différents moments de l'accès au fonds Arendt comme de la réception de l'auteur, notamment en France, avec le retard dû à la prégnance du marxisme: 1978–1980, 1986–1991, 2001–2006, 2011–2016, 2019–2021. Elles ont souvent été précisées et modifiées par l'accès à de nouveaux éléments, devenus consultables sur place puis en ligne, à partir de certaines dates, pour des raisons de copyright, notamment, et de remaniement du fonds: Library of Congress (Manuscript Division) à Washington, D.C., Hannah Arendt Center à la New School for Social Research, NYC, et la bibliothèque d'Arendt à Bard College avant la création du nouveau centre. Ces deux éléments — évolution du fonds, de la consultation

---

1. Nous donnerons au début de la deuxième partie l'emploi du temps détaillé d'Arendt.

2. ARENDT et McCARTHY 2009, 218. Bien que succinct, un des rares commentaires d'Arendt pendant la rédaction.

et nouveautés dans la réception — n'ont pas manqué, par une ironie involontaire, de faire ressembler la présentation de cette enquête, elle aussi, à un palimpseste, avec des strates, des biffures et des corrections signalées.

## Les sources

Arendt a tenu à déposer très à l'avance, à la bibliothèque du Congrès, ses dossiers relatifs au procès, à l'exception des différentes rédactions de son propre texte: "elle a éprouvé le besoin de vider son appartement de tout cela".<sup>3</sup> Ces cartons représentent le 1/7<sup>e</sup> de ses archives, numérisées depuis 2000 et accessibles désormais en ligne. Cet ensemble est irremplaçable pour savoir comment Arendt a travaillé, préparé et écrit son texte, et pour comparer les sources qu'elle a utilisées à celles dont elle fait état.

Les voici selon l'ordre où elle les énumère dans son Post-scriptum, c'est-à-dire le dernier chapitre avant l'Épilogue, ajouté lors de la seconde édition de *Eichmann in Jerusalem* (1965), pour répondre à la véhémence controversée:<sup>4</sup>

- le dactylogramme de l'interrogatoire d'Eichmann par la police;
- les documents soumis au tribunal par l'accusation, ainsi qu'une documentation juridique spécialisée préparée par l'accusation, *Legal Material*, de 44 pages, sorte de *digest*;
- les seize dépositions des témoins présentés par la défense;
- un dactylogramme de 70 pages de la main d'Eichmann, rédigé en Argentine, qui n'a pas été transmis à la presse, porte la mention "*incomplete*" de la main d'Arendt et a pour titre résumé: "Meine Feststellungen zur Angelegenheit 'Judenfragen und Massnahmen der nat soz. Deutschen Reichsregierung zur Lösung dieses Komplexes in den Jahren 1933 bis 1945'" [Mes observations "en matière de questions juives et les mesures prises pour les résoudre par le gouvernement nat soz (*sic*) du Reich allemand de 1933 à 1945."]<sup>5</sup>

---

3. Entretien avec Lotte Köhler, première exécutrice littéraire d'Hannah Arendt avec Mary McCarthy, le 1<sup>er</sup> juin 1999 à New York. C'est Lotte Köhler qui, à la mort d'Arendt, s'est occupée du dépôt des archives, Mary McCarthy préparant, en partie à Paris, *The Life of the Mind* pour la publication.

4. Voir ARENDT 2002, 1289–90. La seconde édition américaine traduite ici bénéficie du travail effectué par Arendt pour l'édition allemande. Voir Works Cited.

5. "Adolf Eichmann File", 43–54. Pour les "Observations", il s'agit de 65 pages dactylographiées selon la longueur, la largeur, voire les deux (54). Pour le détail et le sort des écrits d'Eichmann, voir, désormais, les recherches systématiques de B. STANGNETH 2014.

Ces documents, excepté le mémoire d'Eichmann, ont été remis aux journalistes.

Arendt considère que les procès-verbaux des audiences qu'elle possède en anglais et en allemand sont des sources “non autorisées” puisque c’est la version en hébreu qui fait foi. Il est intéressant de noter, au passage, que sa collection de transcriptions en allemand, ne commence réellement qu’avec la session 75 (20 juin 1961), ce qui correspond au début de la dernière audience à laquelle elle a assisté. Elle souligne dans la documentation juridique reçue les notions suivantes: complot ou plan concerté, participant au complot, agent, preuves, “ordres illégaux” ou encore “courroie de transmission”.<sup>6</sup> Elle relève: l’obéissance aux ordres ne saurait constituer une défense, parce que “si l’on poussait la logique de ce raisonnement à l’extrême, tout le monde dans l’État nazi pourrait être acquitté, à l’exception de Hitler et, éventuellement, Himmler” (18). L’auteur s’efforce visiblement d’assimiler toutes les notions liées à celle de plan concerté, retient que “les déclarations d’un des participants sont recevables contre tous les autres même s’ils n’étaient pas présents” (4), que “chacun de ceux qui participent à un complot est considéré comme un agent des autres” (5a). Ou encore elle fait un sort, dans un développement central sur la complexité du traitement judiciaire de l’obéissance aux ordres, à une citation de Hans Kelsen, rencontré lors d’un semestre d’enseignement à Berkeley en 1955 — seul collègue du département de Science politique à n’être pas une “âme morte”. La phrase est tirée de *Peace Through Law* (1944, 107), et figure dans une longue note: “l’idée de justice n’incite certainement pas à poursuivre des individus qui commettent des crimes de guerre en réponse à un ordre de leurs supérieurs.”<sup>7</sup>

Mais ce qui frappe le plus Arendt dans cette partie de la documentation, ce n’est pas que “la constitution” de l’État d’Israël interdise d’obéir à des ordres qui sont “manifestement illégaux”, avec la mention du fameux “drapeau noir” qui flotte au-dessus d’un tel ordre depuis le jugement de K’far Qassem en 1958, c’est le critère de “la personne raisonnable” qu’il revient à un tribunal militaire d’établir: “ce n’est pas du point de vue de l’accusé, qui est hautement personnel, que le caractère illégal de l’ordre donné doit être clair. Ce n’est pas aux yeux de l’accusé, mais à ceux d’un ‘soldat raisonnable’ qui serait à la place de l’accusé.” *This is fantastic*, s’exclame en marge l’auteur incrédule mais ravie par cette fiction, avec un triple soulignement, rare chez elle.<sup>8</sup>

6. LC, Legal Material, 48, 18, 4, 5a et 15.

7. OPPENHEIM 1952, 568, n8, repris dans LC, Legal Material, 28.

8. Legal Material, 31–31a. Dans ce jugement de la Haute Cour militaire, *constitution* est entre guillemets et avec une minuscule. Car l’État d’Israël n’a

C'est à partir de ces exemples de jugements de tribunaux militaires qu'Arendt travaille, et elle citera dans sa bibliographie des classiques dont elle a sans doute découvert certains mais qui avaient servi au procès de Nuremberg, comme Lassa F. L. Oppenheim et Hersch Lauterpacht, *International Law: A Treatise* (7<sup>e</sup> édition, 1952) ou bien le grand constitutionnaliste britannique Albert Venn Dicey, *Introduction to the Law of the Constitution* (9<sup>th</sup> edition, 1939). Ce recueil résume en effet une partie des ressources de droit international, militaire et constitutionnel mobilisées ou produites par le procès de Nuremberg et dont elle avait apparemment peu notion.<sup>9</sup>

Avant d'aborder les autres sources, il faut rappeler les remarques formulées par Arendt dans le Post-scriptum, qui entend répondre à de nombreuses critiques et mises en cause, remarques qui touchent la méthodologie des sources. "Les difficultés que rencontre l'auteur du compte rendu<sup>10</sup> d'un procès sont très comparables à celles de la rédaction d'une monographie historique. Dans les deux cas, la nature du travail exige de distinguer par principe entre sources primaires et sources secondaires. Pour traiter le sujet spécifique — en ce cas le procès lui-même — on ne doit utiliser que les sources primaires, alors qu'on fait appel aux sources secondaires pour tout ce qui concerne le contexte historique."<sup>11</sup>

Les autres sources d'Arendt sont des articles de presse, en anglais, allemand et français, qui vont de 1958 à 1964 et qu'elle n'a pas systématiquement

---

pas de Constitution au sens strict mais des lois fondamentales. Cette situation remonte à la Déclaration d'Indépendance qui prévoyait l'élection d'une Assemblée constituante qui devint la première Knesset. Or des désaccords politiques importants sur la nature du nouvel État ont alors empêché que soit adoptée une Constitution. En 1951 s'ensuit la décision de compromis Harari: "La Constitution sera composée de chapitres distincts, chacun formant une loi fondamentale." Cette Knesset a cessé ses fonctions avant de produire une Constitution et a décidé de transférer cette compétence à l'assemblée qui lui fait suite. Or c'est ce transfert qui a fait l'objet de multiples discussions juridiques. Le statut normatif des lois fondamentales n'est pas encore tranché, un certain nombre de droits fondamentaux pas encore garantis. Voir NAVOT 2007.

9. Arendt souligne dans les procès-verbaux des audiences, en anglais ou en allemand selon le cas, de nombreux passages qui ont trait aux ordres ou à la culpabilité.
10. Acception 2 c (1) de l'anglais *report* dans le grand dictionnaire unilingue américain Webster.
11. Quarto, 1291. Penguin, 282. C'est nous qui traduisons car la version française n'a pas été révisée ici.

dépouillés. Elle ne les a pas inclus dans sa bibliographie parce que cela aurait “demandé un travail trop considérable”, mais “leur niveau était souvent très supérieur à la façon prétentieuse dont le sujet [le procès] a été traité dans les livres et les revues.”<sup>12</sup> S’y ajoutent également des articles plus importants qu’elle a lus avant le procès comme celui de Telford Taylor, procureur à Nuremberg: “Large Questions in Eichmann Case” du *New York Times Magazine* (LC, 47). Pendant le procès, le célèbre psychiatre Karl A. Menninger lui envoie un article de Hans Zeisel paru dans la *Saturday Review*, “Who are the Guilty?”, en lui précisant que c’est la meilleure analyse du procès qu’il ait vue avant que celui-ci ne commence et qu’elle “s’y retrouvera” sans doute. “Ce crime [le génocide des Juifs] a été si grand qu’il n’a pu avoir lieu sans que nous n’ayons tous été impliqués, non en y prenant part, mais en gardant le silence, en l’encourageant directement ou en regardant ailleurs.”<sup>13</sup>

Enfin, les ouvrages qu’elle cite explicitement sont *The Final Solution* de Gerald Reitlinger et *La Destruction des Juifs d’Europe* de Raul Hilberg. Elle précise que le second a été publié après le procès mais, dans sa biographie d’Eichmann, David Cesarani indique “à la veille du procès” (2010, 432). Cet ouvrage constitue selon Arendt “l’analyse la plus exhaustive et la plus documentée de la politique juive du III<sup>e</sup> Reich”. Or de sa part précisément cette appréciation peut surprendre au premier abord. Car il est notoire, au moins depuis la parution de *The Politics of Memory*, l’autobiographie intellectuelle de Hilberg (1996), qu’Arendt avait conseillé en 1959 aux presses de Princeton de ne pas publier l’*opus magnum* de l’historien parce que “sur le plan des faits, Reitlinger, Poliakov et Adler avaient épuisé le sujet” (HILBERG 1996, 149). D’où, pour le lecteur, un double étonnement: onze renvois massifs à Hilberg dans l’ensemble d’*Eichmann à Jérusalem*, comme à l’ouvrage de référence sur la question, bien présenté comme tel. Mais discordance entre l’importance donnée par Arendt à l’ouvrage de Hilberg (“l’analyse la plus exhaustive”) et la rareté des renvois explicites au livre en note. Avec sa lecture très précise des archives, Bettina Stangneth a trouvé l’explication. Lors de l’impression de la première édition, curieusement,

12. Quarto, 1290. Précisons que si l’on sait comment Arendt avait prévu, avant le procès, de se faire communiquer la presse internationale en répartissant la tâche entre Blücher, Jaspers et Blumenfeld, on sait moins ce qu’il en a été réellement car les archives ne l’indiquent pas. Jusqu’au retour d’Arendt et à son domicile, Lotte Köhler classait le courrier en trois piles: favorable, défavorable et neutre (entretien du 1<sup>er</sup> juin 1999).

13. Dossier 6 des “Notes by Arendt and background documents, 1942–1962”, 52. Désormais consultable en ligne.

personne n'a prêté attention au système de références abrégé d'Arendt, c'est-à-dire au numéro de page (dans Hilberg) dactylographié dans la marge de gauche qui suit l'abréviation Hilb.<sup>14</sup> Une négligence vraiment surprenante et lourde de conséquences. Cela ne vaut d'ailleurs pas pour le seul Hilberg. Figurent également en marge du dactylogramme ("Corrected final draft", 63) des références aux écrits d'Eichmann et à certains ouvrages de la bibliographie d'Arendt, par exemple JU pour l'article de Bernard Klein "The Judenrat". Le déséquilibre s'accroît avec les citations presque aussi nombreuses de l'ouvrage d'un journaliste, Robert Pendorf: *Mörder und Ermordete*. En outre, certains passages que l'auteur en a tiré et cités avec les guillemets d'usage et entre parenthèses ne sont plus distingués, dans la réception, où ils demeurent souvent comme s'ils étaient de la plume même d'Arendt, sans doute parce qu'ils concernent les conseils juifs et sont très critiques.

Pour ses ajouts bibliographiques à la seconde édition du *Eichmann*, elle déclare précisément s'être contentée de cet ouvrage de Pendorf, de celui de Joachim Fest, *Das Gesicht des Dritten Reiches*, et de *Strafsache 40/61* de Harry Mulisch en traduction allemande. "Mulisch est presque le seul auteur, sur le sujet, qui se soit préoccupé de l'accusé comme d'un individu" [et non comme du type ou d'un spécimen de l'homme totalitaire, veut dire Arendt, soupçonnée de s'être livrée à une telle "projection"] "et ses impressions sur des questions essentielles recourent les miennes."<sup>15</sup> Sur ces trois livres, deux sont présentés comme des comptes rendus.

Il convient de mentionner un autre élément, même s'il ne s'agit pas d'une source. C'est l'épigraphe en tête du livre, l'un des éléments du paratexte:

Ô Allemagne

*On rit en entendant les discours qui résonnent dans ta maison [ . . ]*

Elle est de Bertolt Brecht. Et si Arendt ne connaissait pas, à l'époque, la remarque de l'auteur au sujet de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui* — "il faut écraser les grands criminels politiques; et les écraser sous le ridicule" (ERRERA 1973, 149) — il ne fait pas de doute que Brecht a été l'une de ses grandes inspirations pour le caractère grotesque du personnage, ce clown<sup>16</sup> qu'elle a "vu" pendant la première partie du procès.

---

14. Conversation avec Bettina Stangneth, janvier 2012.

15. ARENDT 2002, 1290.

16. ARENDT 2002, 1070 notamment.

## La question des notes prises par Arendt à Jérusalem

Il faut d'abord rappeler l'emploi du temps de l'auteur, sa chronologie personnelle qui, malgré des ajustements, limités, n'est pas celle du procès. Elle arrive en Israël le 9 avril 1961, l'avant-veille de l'ouverture du procès. Elle y séjourne jusqu'au 6 mai. Le 7, elle part pour se rendre chez Jaspers à Bâle, comme elle l'annonce à l'avance dans sa correspondance et le confirme dans une lettre à son mari la veille, le 6 (BRUDNY 2016a). Elle retournera en Israël uniquement du 17 au 23 juin, repartant vers la Suisse via Athènes pour bénéficier le plus possible de la matinée du 23 (HA/KJ 1995, 594). C'est en effet le 24 juin que Blücher, son mari, doit la rejoindre à Zurich pour faire, après tant d'années, la connaissance des Jaspers. Ces deux visites donnent lieu à trois confusions de la part de Cesarani: "Bien qu'elle se fût installée en Israël bien avant le début du procès, elle repartit à la fin du mois de mai afin de rejoindre son mari en Suisse. Elle retourna ensuite à Jérusalem pour une brève période entre le 10 et le 24 juin" (2010, 438). Or Arendt est arrivée l'avant-veille de l'ouverture du procès, elle ne repart pas à la fin mais au début du mois de mai, et elle ne reste que quelques jours à partir du 17 juin. Le pointilleux Hilberg, lui, se montre prudent: "À en croire sa correspondance avec Jaspers publiée par la suite, elle quitta Jérusalem au bout de dix semaines, juste trois jours *avant* le début du long témoignage d'Eichmann proprement dit."<sup>17</sup> En outre, elle n'était pas toujours présente au tribunal même pendant son séjour: "Pour le moment je suis du matin au soir au tribunal, écrit-elle le 15 avril à son mari, mais j'espère quand même que ce ne sera plus nécessaire la semaine prochaine." Du reste, "je n'y comprends encore rien mais j'ai le sentiment que cela va percoler [ . . . ] en moi" (HA/HB 1999, 475–76). Pourquoi toutes ces précisions? L'enjeu, et tout d'abord pour les historiens, est évidemment ici de connaître les dates exactes, la durée et les moments précis de la présence d'Arendt au procès pour savoir au moins quel Eichmann elle a pu observer et a effectivement observé. Car Gabriel Bach, procureur général adjoint, souligne qu'il y en avait plusieurs. Or, au cours de ces rares journées de juin, elle a vu Eichmann répondre "à des questions bienveillantes" de la Cour et parler "de manière parfaitement bureaucratique, sans détails inutiles, en expliquant le cours de sa carrière et la façon dont son bureau fonctionnait" (CESARANI 2010, 480).<sup>18</sup> Elle n'a jamais eu l'expérience directe

17. HILBERG 1996, 141. Mais les "dix semaines" ne sont pas d'un seul tenant et se réduisent en fait à cinq. Hilberg inclut aussi en partie le témoignage d'Eichmann.

18. C'est nous qui traduisons.

du responsable nazi qui répondait avec véhémence au procureur Hausner durant son contre-interrogatoire comme s'il retrouvait le feu de l'action.<sup>19</sup> Cette séquence est postérieure à son départ définitif de Jérusalem. C'est, à notre connaissance, Cesarani, biographe d'Eichmann, qui est à l'origine de cette lecture nouvelle. Celle-ci a connu un certain succès sans doute parce qu'elle évitait de chercher à comprendre au fond ce qu'Arendt visait par son équivoque "banalité du mal". Pour résumer, l'importance objective de ces audiences ne saurait être niée, mais ce qui paraît si décisif aux historiens du début du XXI<sup>e</sup> siècle n'est pas thématiqué chez l'auteur, d'où leur impression d'une "impasse" d'Arendt, notamment sur la virulence extrême d'Eichmann. On ne trouve pas non plus trace de ces questions dans ses commentaires ou correspondances ultérieurs. Au demeurant, l'auteur, partagée entre d'autres priorités, n'a pu suivre la réception immédiate du procès.

Le problème, plus généralement, n'est pas anodin. Établir une causalité simple, c'est-à-dire affirmer que "être témoin d'un phénomène conduit nécessairement à penser celui-ci" peut être tentant ici. D'autant que cela présente l'avantage non négligeable, insistons-y, d'esquiver la question décisive de la nature du mal. Est-on alors face à une sorte de clé d'interprétation hyperbolique qui permet de surmonter en partie une banalité du mal demeurant aporétique? Car le mal, peu après, deviendra sans transition "toujours extrême". Dans la polémique avec Scholem, il demeurera l'opposé du "mal radical", mais sans être davantage défini: "venons-en à la seule question où vous m'avez comprise et où je suis heureuse que vous ayez touché le point capital. Vous avez tout à fait raison: j'ai changé d'avis et je ne parle plus de 'mal radical' [ . . . ]. À l'heure actuelle, mon avis est que le mal n'est jamais 'radical', qu'il est seulement extrême et qu'il ne possède ni profondeur ni dimension démoniaque."<sup>20</sup> Radical était censé provenir de Kant avec l'absence de "profondeur". Et "extrême" n'est pas défini ni même annoncé. On ne peut donc pas affirmer avec rigueur qu'Arendt a trouvé chez Kant le mal radical et qu'elle l'a emprunté en toute connaissance de cause pour son propre usage dans les *Origines du totalitarisme*. On peut seulement dire, selon Arendt, que le mal radical

---

19. Voir, sur la personnalité d'Eichmann, STANGNETH 2014. Mais les soulignements d'Arendt sont rares dans le procès-verbal en allemand de la 90<sup>e</sup> audience (J, KI et LI), et absents en anglais.

20. ARENDT et SCHOLEM, 2012, 432. La qualification de "banal" sera analysée plus en détail dans la dernière partie. Le terme de "slogan" (*Schlagwort*) avait été retenu par Bernard Dupuy pour la première traduction partielle de cet échange dans *Fidélité et Utopie* (1978, 221). Dans la traduction complète: "formule" remplace "slogan" et adoucit — pour quelle raison? — la qualification.

est “apparu dans un système où les hommes [ . . . ] sont devenus superflus” (ARENDT 2002, 808). Or les exégètes de l’auteur affirment simplement, sans explication, qu’elle est passée, entre 1950 et 1963, du mal radical à la banalité du mal. Ils opèrent de ce fait comme si le mal radical chez Kant était bien connu, comme si l’emprunt d’Arendt était fidèle, “exact”, sans qu’il soit indispensable d’aller voir ce qu’il en est. C’est-à-dire aussi comme si le sens de chacun des deux termes, radical et banalité, était clair. Pour le dire autrement, “la banalité du mal” a fait couler l’encre que l’on sait mais “le mal radical” n’est pas non plus le point de départ transparent et univoque qu’il semblait. Le nœud de l’affaire est qu’Arendt s’était livrée à une interprétation erronée du mal radical, et Jaspers le lui avait tout de suite objecté avec un humour cryptique: “Tu as prononcé maintenant les mots décisifs contre le ‘mal radical’, contre la gnose! Tu es du côté de Kant qui dit: l’homme ne peut pas être un diable, et moi je suis avec toi. Dommage que l’expression de ‘mal radical’ vienne de Kant avec un sens tout différent que même Goethe et Schiller n’ont pas compris” (HA/KJ 1995, 700). Selon Stangneth, Kant a utilisé pour la première fois le syntagme “mal radical” pour clarifier les différences entre les diverses sortes de mal. Le mal est radical lorsqu’il s’agit d’un jugement anthropologique, d’un jugement sur la nature humaine dans son ensemble. D’ailleurs, “depuis que nous ne croyons plus aux diables [ . . . ], nous écrivons toujours *stricto sensu* le mal avec une minuscule”. Kant distingue entre:

- un acte mauvais
- un individu mauvais, c’est-à-dire mauvais comme qualification individuelle
- la nature ou l’espèce humaine mauvaise

(STANGNETH 2019, 101).

Difficile de présenter des distinctions plus claires. Le “mal radical” ne peut pas, si l’on suit strictement Kant, s’appliquer à des exécuteurs individuels. Et ce qui attire l’attention d’Arendt sur la formule, c’est le sentiment, l’idée que la boîte à outils conceptuelle de la tradition philosophique ne puisse suffire à la tâche de rendre compte de l’assassinat systématique. Il convient d’ajouter que les distinctions sont effectuées en n’utilisant pas le substantif “mal” mais l’adjectif “mauvais”, comme le prescrivait Spinoza parce que l’entité n’a de sens qu’en rapport avec une théologie.

Et pour revenir à l’échange de correspondance avec Scholem, Arendt ne voit pas la gravité de la critique de son ami, sur ce point notamment. Elle fait un contresens sur “slogan”: l’historien objecte que la banalité du

mal sonne comme un slogan, et elle ne comprend pas puisque "personne n'a utilisé cette formulation avant" elle. Enfin, pour changer de niveau, la thèse stylisée de Cesarani est: "il faut voir pour penser car seule la vision ou la pratique concrète peuvent dissiper ou vaincre ce qui n'est qu'une préconception." On croirait presque à une explication par la superstructure . . . Enfin, pareille optique a un dernier effet, non négligeable: philosophes politiques et historiens ne peuvent plus réellement converger en raison de la grande différence entre les deux options herméneutiques. Plus simplement, pour les historiens la banalité du mal équivaut à obéir aux ordres et s'en tenir là. Alors que pour les philosophes, elle est l'absence de pensée, mais aussi l'impossibilité de se mettre à la place de l'autre ou encore agir sans intention mauvaise.

Les épais dossiers "Adolf Eichmann" du fonds Arendt renferment de petits blocs lignés à l'américaine avec spirale horizontale et des carnets plus grands, lignés eux aussi, avec des indications sur des points ou des notions de droit international qui correspondent au début du procès. L'auteur ne semble pas avoir pris de notes au cours des audiences elles-mêmes. Ce n'est d'ailleurs pas dans sa manière. Elle commence vraisemblablement à consigner des points importants dans l'avion Lod-Bâle le 7 mai 1961 ou après son arrivée à Bâle puisqu'elle écrit sur un petit bloc de papier par avion griffé SWISSAIR en filigrane. Ce sont des notes bien lisibles, couchées au calme et qui ponctuent sa relecture de l'acte d'accusation. Sous le titre "crimes contre le peuple juif", elle écrit, en conformité avec ses rares annotations figurant sur l'acte: "seulement pour l'extermination et pour l'émigration". Pour "crimes contre l'humanité", elle souligne que "ce n'est jamais clair: apparemment les expropriations ou bien?"<sup>21</sup> Et cette remarque ironique: "la personne qui lit l'acte d'accusation voit forcément en Eichmann un surhomme." A la première page du bloc, Arendt note la classification: "Trois sortes de crimes: a) contre les Juifs; b) contre l'humanité; c) les crimes de guerre". Elle commente: "il s'agit à chaque fois des mêmes délits ou presque." Et ajoute: "non seulement trois éléments ont été confondus (crimes contre la paix = préparation de la guerre, crimes de guerre = exécution des prisonniers, crimes contre l'humanité = extermination ou réduction en esclavage), et ce dernier n'est reconnu que s'il est partie intégrante de la guerre — ce, pour des raisons évidentes, la Russie était une alliée!"<sup>22</sup>

---

21. Voir dossier 4 des "Notes and background documents", 52/1.

22. *Ibid.*, 2. Nous traduisons ces notes en respectant bien sûr style télégraphique, interrogations et véritables phrases où Arendt poursuit, par exemple, des réflexions qui prolongent *Les Origines du totalitarisme*.

Les autres types de notes d'Arendt sont des listes de références pour la rédaction, des citations, des passages que l'auteur est allée rechercher en partant de la documentation distribuée au procès. En tout cas, elle n'a pas mis en œuvre, dans sa rédaction, la profession de foi méthodologique du Post-scriptum et elle ne distingue pas entre ce qui serait tiré de sa présence au procès (documents mis à sa disposition inclus) et ce qui relève de sa propre élaboration.<sup>23</sup> Elle ne distingue pas non plus les audiences où elle était présente de celles dont elle a pris connaissance sur un mode indirect, par des récits ou en lisant dans les procès-verbaux, le contre-interrogatoire ou, auparavant, des dépositions, comme celle, tout à fait singulière, de Ka-Tzetnik<sup>24</sup> dont elle ponctue la fin, en marge, de grands traits et points d'exclamation car cette évocation de "la planète Auschwitz" lui reste étrangère. La perspective d'ensemble de l'auteur manque de netteté. Et les éléments importants qu'elle a reçus de seconde main ne parviennent pas à modifier sa perception du personnage d'Eichmann. Mais savoir si l'expérience directe aurait eu raison de la représentation surdéterminée de cet "être falot", le "tâcheron besogneux de la solution finale" (ENEGRÈN 1984, 212) — notion, préconception ou projection — cette question demeure sans réponse assurée.

## **Étapes de la rédaction et strates du texte**

Quand Arendt quitte Jérusalem, son programme pour les vacances et pour l'année universitaire qui vient n'est pas de rédiger son compte rendu. L'urgence est de travailler sur le manuscrit d'*On Revolution*, qui est loin d'être achevé. Des problèmes de santé viennent compliquer encore l'emploi du temps: Blücher a une rupture d'anévrisme et Arendt, un peu plus tard, un accident en traversant Central Park en taxi. Ainsi, c'est à l'automne 1962, plus d'un an après la fin des sessions du procès, qu'elle se consacre à Eichmann de façon suivie, mettant à profit son invitation à Wesleyan pour ce semestre.

---

23. Nous sommes redevable ici à Édith Fuchs qui a signalé ce point à notre attention et, plus généralement, pour nos échanges très précis au cours des années.

24. Ka-Tzetnik est le pseudonyme choisi par l'écrivain israélien Yehiel Dinur: c'est le nom que lui donnaient les gardes d'Auschwitz [KZ Konzentrations(lager), avec un suffixe russo-yiddish], suivi de son matricule. "Adolf Eichmann File", Minutes of Sessions, 68, folio B1.

Elle avait prévu de n'écrire pour le *New Yorker* qu'un seul article — un article-test, qui plus est. A la suite d'un texte célèbre, ce magazine s'est trouvé associé pour les Américains au style "kitsch haut de gamme"<sup>25</sup> et au commerce de luxe. Le test s'est transformé en cinq articles: les fameuses livraisons hebdomadaires du 16 février au 16 mars 1963. William Shawn, le rédacteur en chef, avait modifié, arrondi ou au contraire aiguisé certaines formulations avant publication dans le magazine,<sup>26</sup> mais pour la parution sous forme d'ouvrage, Arendt revient à son texte d'origine et aggrave elle-même, dès cette seconde rédaction en quelque sorte, certaines des critiques qu'elle avait formulées. De manière plus générale, les passages touchant le procès dans les correspondances avec Karl Jaspers (dès 1960), Mary McCarthy, Heinrich Blücher, et Kurt Blumenfeld constitueraient les foyers d'une première rédaction, souvent plus détaillée et plus vive, de certaines parties du futur livre. Entre les deux éditions américaines paraît la version allemande en 1964, qui est d'emblée augmentée. Une seconde édition de l'ouvrage américain, révisée et augmentée, est publiée en 1965. C'est elle qui constitue l'édition usuelle et de référence, dans l'original comme pour la version française.<sup>27</sup>

Cette version comporte un certain nombre de modifications qui sont pour la plupart des ajouts de fond, à l'exception d'une suppression célèbre: Leo Baeck n'y est plus qualifié de "Führer juif", formule empruntée sans explication à l'un des "hommes d'Eichmann", Wisliceny, et citée par Hilberg (1988, 385).<sup>28</sup> Ces ajouts aggravent des critiques déjà présentes dans la première édition. Or, dans la Note au lecteur de cette seconde édition, l'auteur présente les corrections et la plupart des ajouts comme étant d'ordre technique. Pour n'en donner qu'un seul exemple, dans un passage bien connu du chapitre VII où Arendt parle des conseils juifs, elle ajoute

---

25. Depuis l'incisive définition qu'en a donné Clement Greenberg dans son article "Avant-Garde and Kitsch" de *Partisan Review* (1939).

26. Le magazine a donné libre accès à ses archives en ligne pour ses 90 ans d'existence.

27. La traduction française d'origine pour appuyer le lancement de la collection "Témoins" demeure une énigme: méconnaissance réelle de l'anglais, de l'histoire, confusions juridiques, etc.

28. Quarto, 1133. Cette correction ne semble pas figurer dans les feuillets de l'édition révisée que comporte le fonds, "Revisions to Faber and Faber edition of 1963", 65. Pour la première édition, voir "Corrected final draft", 63/100. En outre, il semble que certaines révisions aient été mieux ordonnées lors du remaniement du fonds en 2021. Voir l'analyse des ajouts les plus significatifs dans BRUDNY 2011c, 192–94.

entre parenthèses une citation de Robert Pendorf: “Il n’y a aucun doute: sans la coopération des victimes, ces quelques milliers de personnes dont la plupart travaillaient dans des bureaux, n’auraient jamais pu liquider des centaines de milliers d’autres personnes [ . . . ].”<sup>29</sup> C’est l’une des phrases les plus citées et elle est presque toujours attribuée à Arendt. Le deuxième ajout est une citation de Rudolf Kastner, issue de son rapport comme dirigeant du Comité d’aide et de secours. Il demeure le personnage controversé qui a traité avec les responsables nazis pour empêcher la déportation de Juifs hongrois: “Pour ne pas laisser le ‘hasard aveugle’ opérer la sélection, il fallait que des principes véritablement sacrés guident la faible main humaine qui inscrit sur le papier le nom d’un inconnu et décide ainsi de sa vie ou de sa mort” (KASTNER). Et qui étaient ceux que l’on sauvait en vertu de ces “principes sacrés”? Ceux “qui, toute leur vie, avaient travaillé pour la *tsibour* (communauté)” — c’est-à-dire les fonctionnaires — et les “Juifs les plus éminents” (EJ 2002, 1133).

Sans compliquer l’analyse avec l’étude des divers brouillons en amont ou les compléments spécifiques apportés par l’auteur à l’édition allemande, par exemple, il apparaît que le texte est de nature évolutive. Nous avons déjà quatre strates: la première version d’Arendt, la version “éditée” par William Shawn pour le *New Yorker*, la première édition de l’ouvrage, puis sa version révisée et augmentée. Il conviendrait d’ajouter à l’intertexte les interventions d’Arendt entre les deux éditions du livre: la parution de l’échange avec Scholem dans la *Neue Zürcher Zeitung*, en octobre 1963, l’article du *Listener* “Responsabilité personnelle et régime dictatorial” en août 1964, l’entretien avec Thilo Koch “Le cas Eichmann et les Allemands” (janvier 1964) et l’entretien avec Günter Gaus pour la ZDF en octobre de la même année: “Seule demeure la langue maternelle”.<sup>30</sup> Ce dernier entretien a lieu à l’occasion de la parution de la traduction allemande. Ainsi, même avant que la controverse ne fasse subir des déformations au texte d’Arendt, et n’induisse, par exemple, des confusions lourdes de conséquences entre sa position et celle du procureur Hausner — “assassin de bureau” et “pourquoi ne vous êtes-vous pas révoltés?” sont des formules uniquement du second —

---

29. Quarto, 1131–32.

30. Les versions françaises sont évidemment plus tardives: l’échange avec Scholem est traduit dans *Fidélité et Utopie* (1978) et l’ensemble de la correspondance conservée en 2012. L’article du *Listener* a été traduit par nous dans *Penser l’événement* (1989), l’entretien avec Koch dans *Ontologie et Politique* (1989), enfin celui avec Gaus, en volume dans *La Tradition cachée* (1987). Les traductions de ces deux entretiens figurent désormais dans ARENDT 2011.

nous sommes en présence d'un texte qui semble être stabilisé de manière contingente et évoque nécessairement une sorte de palimpseste.

## Statut du texte

La nature même de l'ouvrage requiert de s'interroger sur son statut. Cette question ne semble pas avoir été posée pour elle-même tant étaient nombreux les foyers de controverse qui ont pu faire écran. Arendt a-t-elle été tentée par un chiasme stylistique entre le terme relativement concret de l'anglais *report* et la formule extrêmement abstraite, sinon métaphysique, de "banalité du mal"? Comme nous avons davantage évoqué jusqu'ici le déroulement du procès, nous avons parlé de *compte rendu*. Mais il faut déployer à présent toute la palette connotative du français, qui répond aux acceptions distinguées dans l'entrée *report* du grand dictionnaire unilingue américain Webster. La première acception est celle de *récit*, qui se décline en *récit historique* et *chronique judiciaire*, et les deux sont présents dans *Eichmann à Jérusalem*. Ensuite figure celle de *rapport*, ce que cet ouvrage n'est finalement pas. Puis *reportage* qui pourrait être justifié en partie par la qualification de la rubrique du *New Yorker* "Reporter at Large", proche de grand reporter ou correspondant au procès. Mais la présence limitée de l'auteur à Jérusalem rend le terme de reportage moins fondé: il a au contraire induit longtemps en erreur et ajouté à la confusion. *Compte rendu* paraît le terme le plus approprié, même si la réserve formulée pour reportage vaut encore, en partie, dans ce cas. La concision de l'anglais fait merveille dans l'annonce d'Arendt au début de son Post-scriptum: "This book contains a *trial report*"/ "Ce livre présente le compte rendu d'un procès".<sup>31</sup> L'ouvrage constitue aussi, d'un point de vue objectif, un témoignage, même si telle n'était pas l'intention de l'auteur qui tenait surtout à *voir* "ces gens".<sup>32</sup> Définir *Eichmann à Jérusalem* comme une réflexion juridique — ce qui est plus fréquent qu'on ne l'imagine — ne correspondrait qu'à l'une des composantes de l'ouvrage et serait réducteur. Resterait le genre de la réflexion en philosophie morale. Arendt a, certes, souligné en marge de rares passages touchant la "morale" dans sa documentation juridique comme: "c'est un caractère transgressif visible pour chacun et qui fait se révolter le cœur dès lors que les yeux ne sont pas aveugles et que le cœur n'est pas endurci

---

31. Quarto, 1289. C'est nous qui traduisons.

32. Lettre d'Arendt du 20 décembre 1960 à la Fondation Rockefeller pour demander un report de sa bourse afin d'aller suivre le procès.

ou mauvais.”<sup>33</sup> Mais la part réelle de la philosophie morale *stricto sensu* dans *Eichmann à Jérusalem* est finalement réduite. Et quand Susan Neiman affirme sans attendus, dans “Banality Reconsidered”, qu’il s’agit d’“un des plus grands textes de philosophie morale du XX<sup>e</sup> siècle”,<sup>34</sup> son énoncé est volontairement provocateur puisque le livre en esquisse seulement quelques linéaments.

Cet éventail des genres et des qualifications ne serait pas complet sans celui du pamphlet, littéraire ou non. Comme le souligne l’écrivain et critique littéraire Alfred Kazin qui avait procédé, avec Rose Feitelson, à l’*Englishing* de l’âpre manuscrit des *Origins of Totalitarianism*: avec son *Eichmann*, “Arendt avait atteint un niveau extraordinaire de performance en langue anglaise” (KAZIN 1982). Or la linguistique possède un vocable irremplaçable pour désigner une occurrence unique: le hapax. Et *Eichmann à Jérusalem* est un hapax dans la catégorie des textes. On pourrait être tenté d’objecter, dans un premier mouvement, que toutes les œuvres d’Arendt constituent des hapax, en particulier, les *Origines du totalitarisme*, avec le mélange *sui generis* de sociologie, d’histoire et de philosophie politique par exemple, si souvent souligné depuis Raymond Aron (ARON 1954).<sup>35</sup> Mais *Eichmann à Jérusalem* va bien au-delà, et son caractère composite est d’une tout autre nature. Une lecture attentive du texte fait apparaître de réelles contradictions et des confusions, dans les deux cas sur la personne même d’Eichmann ou sur ses positions. Les mauvaises conditions de rédaction et de correction n’excluent pas la présence d’apories véritables. Il devient en conséquence difficile au philosophe comme à l’historien de reconstituer un canevas cohérent de l’argumentation d’Arendt dans son détail, même en se limitant à une partie de l’ouvrage. Cette difficulté qui n’est nulle part signalée n’est pas anodine et constitue une sorte de “test” de l’ouvrage.

La nature composite de l’objet, ses visées polymorphes, sa rédaction à la hâte qui a sans doute favorisé les confusions, n’ont naturellement pas manqué de donner lieu, dans la réception, à des déplacements et des

---

33. Legal Material, 31. C’est la célèbre formulation de Benjamin Halevi dans la décision de K’far Qassem. Sur cette question de la responsabilité dans un contexte militaire Arendt a aussi lu attentivement un chapitre de Schwinge, *Militär-Strafgesetzbuch für das Deutsche Reich* (MStGB), Berlin, 1936, 113 et suivantes (“Notes and Background Documents”, 6).

34. Communication présentée au colloque “Hannah Arendt at One Hundred: Crisis of Our Republics”, Yale, septembre 2006, et reprise dans BENHABIB 2010, ch. 15.

35. Dans la présentation de l’édition en poche de *Eichmann à Jérusalem* (1991), nous avons expliqué que ce texte n’était pas un “hapax” du point de vue de sa genèse dans l’œuvre entier puisque certaines contributions d’*Aufbau* le préparaient déjà.

déformations qui vont — phénomène remarquable — jusqu'au renversement complet de la vision arendtienne d'Eichmann. Et pour éclairer les effets de la nature de l'ouvrage sur sa réception, nous retiendrons ici trois topoi liés, le dernier touchant l'existence et l'itinéraire entièrement autonomes, depuis longtemps, de la banalité du mal (STANGNETH 2019, 106).

## L'obéissance aux ordres

La multiplication en France, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, des références à l'obéissance aux ordres selon Milgram était de nature à alerter. Elle incitait à examiner de plus près cette célèbre expérience et ses conditions. En effet, même dans la littérature spécialisée, ses dates sont éminemment variables, et elle est présentée comme une corroboration d'*Eichmann à Jérusalem* alors que les phases essentielles de l'expérience sont antérieures à la parution des articles et du livre.<sup>36</sup> Au demeurant, fonctionnement en séquence, corroboration, convergence, les "lectures" varient et l'antériorité des travaux de l'un par rapport à l'autre varie tout autant, ce qui est pour le moins curieux.

Stanley Milgram "a placé le nom d'Eichmann dans le premier alinéa de son tout premier article sur l'obéissance", et c'est cette stratégie qu'il poursuivra. Selon Cesarani: il "connut la gloire principalement parce qu'il rattacha son travail au procès Eichmann et qu'on l'associa aux travaux d'Arendt, et non parce qu'il aurait entrepris d'expliquer le phénomène Eichmann. Il s'empara ainsi d'Eichmann et d'Arendt de manière plutôt opportuniste" (2010, 448).<sup>37</sup> Le problème du financement des laboratoires existait déjà à l'époque, même à Yale, et le psychologue, selon un de ses confrères, s'était avisé que "le moment [les Sixties] était bien choisi pour parler de l'obéissance aux ordres" (PARKER, 2000, 115). On ne peut donc exciper d'*Eichmann à Jérusalem* comme d'une "corroboration indépendante" des travaux de Milgram. En revanche, à partir des années 1960, "une sorte de synergie entre ce que symbolise l'Eichmann arendtien et les sujets de Milgram se fait jour et on les fait intervenir aussi bien pour critiquer la guerre du Vietnam que les cigarettiers et, bien évidemment, pour réfléchir de manière rétrospective à la Shoah" (NOVICK 2000, 137).

---

36. Pour une présentation sérieuse des dix-huit variantes de l'expérience, voir TERESTCHENKO 2005, 122.

37. C'est nous qui traduisons.

Et d'ailleurs, très tôt, le second se trouve instrumentalisé à son tour. On perd d'abord de vue la nature de l'autorité dont il voulait éprouver les effets. Et ce processus d'instrumentalisation semble atteindre des sommets de nos jours avec des expériences totalement controuvées qui visent à pointer le bourreau en chacun de nous et qui clament reproduire l'"expérience" de Milgram, présentée de surcroît comme la référence scientifique ultime en matière d'obéissance, d'assujettissement, de torture ou de n'importe quoi. Selon de Swaan, "la vulgarisation de la doxa Arendt-Milgram-Browning" allait "accoucher du grand cliché de notre époque: nous sommes tous des génocidaires en puissance, mais nous ne nous sommes jamais trouvés dans la situation susceptible d'actualiser cette potentialité" (DE SWAAN 2016, 53). Il en sera question avec un film, *le Spécialiste*, et une fiction, *les Bienveillantes*.

### Les "hommes ordinaires"

Arendt dit parfois qu'Eichmann est "normal", plus souvent qu'il est "un être banal", mais elle ne le qualifie à aucun moment d'ordinaire.<sup>38</sup> Le passage de "banal" à "ordinaire" constitue déjà un premier glissement non thématifié. La situation change avec l'emploi du syntagme lié "les hommes ordinaires". Ceux de Christopher Browning ont d'ailleurs une généalogie plurielle. Ils remontent naturellement à Hilberg d'un côté, à Milgram de l'autre, mais aussi à Arendt. Browning ne traite pas de la "banalité du mal" ailleurs que dans la note 5 du dernier chapitre, éponyme, des *Hommes ordinaires*. Il n'estime pas avoir "discuté ni analysé Arendt et sa lecture (*understanding*) de la banalité du mal en relation avec son propre travail".<sup>39</sup>

Or, à y regarder de près, le commentaire de Browning dans sa note articule de manière subtile, sans les définir ni les thématiser, des formules de Hilberg et d'Arendt où la seconde sert en partie à corroborer le premier, bien qu'elle n'ait "pas entièrement réussi avec sa 'banalité du mal'". Récapitulons brièvement. "Hannah Arendt présente Eichmann comme un 'bureaucrate [terminologie de Hilberg] banal' [ . . . ]. Eichmann n'est sans doute pas le meilleur exemple du bureaucrate banal [ici Arendt *est devenue* Hilberg], mais la notion n'en est pas moins *utile* pour comprendre bien des responsables du génocide nazi. Cet historien et d'autres ont montré à quel point les bureaucrates ordinaires [ . . . ] ont rendu le génocide possible. Le

---

38. Sur le banal et l'ordinaire, et, plus largement, sur ces aspects de la réception, voir DELPLA 2011, notamment 143.

39. Communication du 29 septembre 2010.

mal n'était point banal; ceux qui l'ont commis l'étaient" (BROWNING 1994, 42).<sup>40</sup> Suivant les guides d'une logique qui paraît toute naturelle, on passe de la banalité du mal à celle du criminel. Et Browning de conclure: "c'est précisément ce fossé [. . .] qu'Arendt a tenté de combler avec sa notion de 'banalité du mal'" (BROWNING 1994, 172). Ce qui est une erreur: l'énigme pour la philosophe est plutôt celle d'une difficile commensurabilité entre agent et acte, articulée à "l'absence de pensée" qu'elle a pourtant martelée sans ambiguïté. Au demeurant, la "théorisation" de l'historien dans cette note semble se situer, comme il arrive parfois, en deçà de ce qu'il a accompli dans son livre, qui instaure précisément des médiations (DELPLA 2011, 15). Browning n'a sans doute pas été entièrement satisfait par la succession de ses propres hypothèses explicatives.

## La banalité du mal

Nous nous limiterons à quelques indications essentielles sur cette formule qu'Arendt a par la suite regrettée — dans un entretien télévisuel de 1971 très rarement cité — parce qu'"elle l'avait entraînée dans un piège" (ELON 2006, XVIII). La question n'est pas celle de l'apparence d'Eichmann car, sur l'insignifiance du personnage, les impressions convergeaient, que ce soit celle de Joseph Kessel ou de Marcelle Joseph de l'AFP: "On s'attendait à une sorte d'ogre, étant donné l'ampleur de ses crimes, mais Eichmann avait seulement l'air d'un petit fonctionnaire. Banal, moche quoi"<sup>41</sup> Ou encore celle, plus analytique, qu'exprime l'historien Trevor-Roper en fin de procès: "A l'évidence, il n'est pas le symbole visuel approprié du génocide auquel son nom est associé".<sup>42</sup> De manière plus générale, si l'on y réfléchit, Eichmann ne pouvait que décevoir les anticipations d'imaginaires terrifiés ou sidérés.

Au demeurant, Arendt n'a pas, à strictement parler, défini la banalité du mal d'un point de vue philosophique ni produit de véritable argumentation à son sujet. L'auteur s'est d'autant moins efforcée d'élucider la formule que celle-ci n'apparaît dans la première édition qu'à l'extrême fin de l'ouvrage, dans une sorte d'envolée, et dans le sous-titre.<sup>43</sup> Une simple esquisse,

---

40. BROWNING 1994, 272. Nous avons réintroduit le terme de "notion" pour l'anglais *concept* (souvent *conception* en français), et c'est nous qui soulignons.

41. Sur l'Eichmann d'Arendt et celui des chroniqueurs judiciaires, voir DELPLA 2011, 15.

42. TREVOR-ROPER 1961.

43. Comme c'est la seconde édition avec son Post-scriptum qui est l'édition de référence, on a tendance à oublier que l'expression "banalité du mal" concluait la

à l'origine, une intuition. Mais le propos est clair. Il s'agit d'abord de désesthétiser le mal, "de détruire la légende de la grandeur du Mal, de sa force démoniaque, de retirer aux gens l'admiration qu'ils ont pour de grands malfaiteurs comme Richard III" (ERRERA 1973, 149). Arendt n'a pas non plus défini la "banalité du mal" dans la seconde édition avec Postscriptum, mais elle l'a bien reprise en sous-titre, ni oxymore ni catachrèse: *chronique de la banalité du mal*. Elle l'a également conservée pour clore le chapitre XV. Pour le dire de manière très imagée, la formule a été comme première par rapport au sens. Déjà précédées par les échos de la controverse aux États-Unis et en République fédérale d'Allemagne, la préparation et la parution de la version française de 1966 ont été émaillées d'incidents divers. Il se trouve que l'auteur n'a pas pu lire la traduction quand elle lui a été soumise alors qu'elle avait travaillé méticuleusement sur la traduction allemande, préparant même ainsi sa seconde édition américaine comme paraît le confirmer l'ordre suivi dans le fonds.<sup>44</sup> Et, plus généralement, cette séquence de ses relations avec les éditions Gallimard constitue un record de malentendus et d'occasions manquées: la traductrice avait envoyé des questions, l'auteur ne les a pas reçues; quand l'auteur reçoit le texte avec les dernières modifications avant impression, elle n'a pas le temps d'en prendre même cursivement connaissance. On ignore toujours au fond, après la lecture des correspondances dont le dossier n'est pas complet — manquent au moins les télégrammes (LC 28) —, si quelqu'un a vraiment relu en français cette "dynamite", comme Nora a présenté l'ouvrage à la presse.<sup>45</sup> D'où des erreurs incompréhensibles dont certaines sont de vraies aberrations. Elles ont été signalées peu après la parution, puis rectifiées en partie, plus tard. Pendant ce temps, en France, les diverses catégories de lecteurs continuaient, de prendre connaissance de l'ouvrage dans les éditions américaines et anglaise. D'où la difficulté, pour les linguistes et pour les spécialistes des réceptions, de savoir ou même de tenter d'imaginer quel texte/quels textes ont été reçus en France ou en français entre 1963 et 1967, problème qui était rare même à l'époque du "retard à la traduction" structurel en France.

---

première édition, sans autre attendu, juste avant l'Épilogue. Voir BRUDNY 2011b, 134–45.

44. LC, 63: ce dossier intitulé "German Edition" s'ouvre sur "Preface for the German edition" en anglais, en partie biffée, en partie utilisée pour le "Postscript".
45. Dans sa lettre du 4 janvier 1967, Nora explique à une Arendt très irritée qu'il cherchait ainsi à éviter d'éventuelles "intempérances de plume" de la part du journaliste de *Candide*, Démeron, son ancien camarade de classe.

Sans vouloir porter le coup de grâce, la dernière phrase du corps du texte de l'édition initiale (1963) se conclut sur ce syntagme:

Original: the fearsome, the word-and-thought defying banality of evil.  
(Penguin Classics: 252, éd. actuelle)

Traduction: la terrible, l'indicible, l'impensable banalité du mal.  
(Gallimard 1966/2002: 1262)

Traduction proposée: la terrifiante banalité du mal qui constitue un défi pour l'expression et la pensée.

Le fait que les qualificatifs mobilisés (*indicible, impensable*) sont désémantisés par l'usure d'un emploi excessif peut à la rigueur expliquer que la contradiction dans les termes qui consiste à *dire un indicible* soit passée inaperçue. Certes, l'envolée rhétorique se trouve freinée en français dans la seconde traduction, mais la première n'est pas ce qu'Arendt a écrit et elle est surtout contraire à sa conception de la pensée. On nous pardonnera peut-être de situer l'analyse et la discussion à un niveau aussi trivial, mais il n'est pas fréquent que la traduction trop approximative de deux adjectifs aille, par effraction, à l'encontre de toute la philosophie d'un auteur qui, loin de tout impensable, appelle dans de "sombres temps", à la suite de Lessing, à "penser par soi-même". Citons un exemple d'influence de la traduction française du *Eichmann* sans qu'elle ait été confrontée à l'original, ce qu'une traduction devrait par ailleurs rendre inutile. Von Busekist, qui travaille à la croisée des langues, veut prendre la traduction française à la lettre et infère: pour Arendt la langue allemande "est doublement perdue puisqu'elle est aux prises avec 'la terrible, l'indicible, l'impensable banalité du mal'" (VON BUSEKIST 2001–2002, 2, 104). M. Revault d'Allonnes (2008, 4.36) qui prend pour objet la banalité du mal ainsi qualifiée trouve un biais: elle passe habilement d'impensable entre guillemets à la traduction exacte — "défi à la pensée" — que Dupuy a tôt procurée du célèbre échange de correspondance entre Arendt et Scholem (1978, 228; 2002, 1258). Mais l'obscurité demeure. Une controverse ne se refait pas plus qu'une réception et la traduction de Dupuy n'a pas été reprise. Plus généralement, la question vertigineuse subsiste de savoir sur quel texte, original, traduction, artefact ou autre, a porté le segment non négligeable de la controverse qui s'est déroulé en français. *Eichmann à Jérusalem* a d'abord été directement reçu à partir de l'original américain (1963–1965), au point que Nora, dont c'était le second ouvrage de sa collection "Témoins", a jugé utile sinon prudent de

faire précéder la traduction française de la seconde édition américaine d'un Avertissement de l'éditeur de plusieurs pages.

Or le grand déplacement qui s'opère dans la réception d'*Eichmann à Jérusalem*, au sens large, est que, après un temps, la banalité est imputée au "grand criminel" et non plus au mal. Ce déplacement s'accomplit avec un succès remarquable. Mais, en passant de la banalité du mal à celle du criminel, on s'approche inévitablement de la banalisation des crimes eux-mêmes. Et c'est en ce point précis que s'opère non plus le déplacement, non plus la distorsion, mais un basculement décisif dans la postérité de la "banalité du mal". Dès lors que le criminel est défini comme "banal", il est à notre image, en quelque sorte. Et c'est précisément ce que Brauman et Sivan veulent signifier, en complète contradiction avec la perspective arendtienne, que leur "montage" revendique pourtant haut et fort, lorsque, dans la dernière séquence du *Spécialiste*, ils effacent la cage de verre, et présentent un Eichmann en vert et brun qui se rapproche visiblement de nous.<sup>46</sup> Si le criminel nous ressemble, nous sommes tous frères et chacun de nous pourrait devenir criminel tout autant, comme l'indique Jonathan Littell dans l'ouverture/envoi des *Bienveillantes*. Et dès lors, avec l'interrogation "Quel être humain aurait agi différemment dans les mêmes circonstances?", nous avons quitté le déplacement pour le contresens complet.<sup>47</sup>

L'expression "banalité du mal" est ainsi passée, dans sa postérité, de la formule frappante, en partie énigmatique, sans doute, en raison du chiasme entre ses termes, critiquée de surcroît avec une véhémence proportionnée à son caractère "frappant" pendant toute la controverse, au véritable *lieu commun* contresensique et désémantisé, en tout cas en France et aux États-Unis où l'on assiste à "un usage incessant du terme pour des actes criminels courants et ordinaires" (KOHN 2005, 14). Il est rare qu'une réception fasse apparaître un renversement aussi complet. Aussi ne faut-il pas s'étonner: lorsqu'il s'agit de chercher un "spécialiste" de la banalité du mal pour débattre des *Bienveillantes* avec Jonathan Littell, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en avril 2007, on invite Rony Brauman. Celui-ci estime avoir été instrumentalisé avec Médecins sans frontières, sans le savoir, alors qu'il livrait des vivres à des populations africaines. Il est donc *ipso facto* habilité à critiquer la coopération des conseils juifs. Il considère en effet qu'il s'est retrouvé, involontairement, dans le même type de situation. Et le cercle se referme.

---

46. Pour l'étendue et la signification de la falsification opérée par Sivan et Brauman à partir des archives filmées du procès, voir l'analyse de Tryster dans LINDEPERG et WIEVIORKA 2016, 227.

47. Pour l'analyse détaillée de cette constellation, voir BRUDNY 2011a.

Le film de Margarethe von Trotta (dont la préparation a commencé en 2002 et qui est sorti en 2013) se situe en partie dans une perspective analogue. La fiction prend, par définition, des libertés avec la vérité (historique), mais elle n'en constitue pas moins un moment de la réception. En effet, montrer, vers le début, Barbara Sukowa/Hannah Arendt occupée à dactylographier dans la salle de presse fait nécessairement penser que l'auteur a écrit des éléments de sa chronique pendant le procès. Le film conforte aussi une distorsion que son large public ne saurait percevoir et qui commençait à se répandre dans la réception. Le discours-performance qui clôt cette biographie partielle formule, de manière assez précise et exacte, une réponse générale à la controverse autour de *Eichmann à Jérusalem*. Et "le mal extrême" qu'Arendt a forgé pour répondre à Scholem est substitué là aussi à la banalité.<sup>48</sup> Il n'est pas davantage défini même s'il est commenté par Arendt dans sa lettre ou d'autres réponses, et il remplace désormais la banalité. L'aporie est ainsi contournée. Comme une partie des riches correspondances d'Arendt est mobilisée avec bonheur pour le scénario, cette assise garantit le sérieux et aussi le succès de l'entreprise. Mais le problème des "sources" et, partant, de la perspective adoptée demeure. Imagine-t-on Elisabeth Young-Bruehl (auteur de la biographie de référence) ou Jerome Kohn (l'actuel exécuteur littéraire d'Arendt) admettre, alors qu'ils conseillaient la réalisatrice et sa coscénariste, que leur reporter a pu donner dans le piège du tâcheron bureaucrate et qu'elle est ambivalente ("y aller pour voir ce désastre en direct et dans toute cette étrange inanité" (НА/КJ, 554)? L'apparence falote fait partie de la stratégie de défense d'Eichmann mais elle n'est pas aussi insignifiante qu'on veut bien le dire. On n'entend jamais Young-Bruehl ni Kohn déplorer qu'Arendt ne connaisse pas assez le contexte historique — reproche le plus constant et fondé de Scholem — et, notamment, la situation des conseils juifs, puisqu'eux-mêmes n'en avaient aucune notion, ce qui ne les a pas empêchés de défendre l'ouvrage depuis le début? Incidemment, la manière d'analyser situation et rôle des *Judenräte* pourrait servir, désormais, de test de colportage d'un obstacle "idéologique" comme il existe des obstacles épistémologiques.<sup>49</sup> Ce film pose une question

---

48. SCHOLEM 1978, 228. Voir également "Réponses aux questions posées par Samuel Grafton": ARENDT 2011, 666.

49. Combien de fois faudra-t-il citer encore l'objection tôt faite à Arendt par Poliakov qui prend pour exemple l'Union soviétique où les organisations juives avaient été dissoutes. C'est aussi l'occasion de rappeler qu'"il n'est qu'en partie exact que *Eichmann à Jérusalem* a donné l'élan à l'étude des conseils juifs et, plus généralement, de la collaboration", comme le rappelle Laqueur. On peut d'ailleurs s'interroger sur le fait que bien des historiens, à l'époque de la

plus générale au regard de la longue réception d'*Eichmann à Jérusalem*: pourquoi un film qui présente l'Arendt iconique, seule contre tous, sort-il et avec un tel succès à un tel moment de l'histoire et de la réception de l'ouvrage?

Ainsi, à un objet composite hors genre et à un texte révélé par strates, "évolutif" en quelque sorte, répond, du point de vue philosophique et historique, une réception à métamorphoses qui va jusqu'au contresens. Ce processus est d'autant plus remarquable qu'il va à l'encontre de la règle bien connue, en histoire mais en philosophie aussi, qu'on ne puisse refaire une première réception ni revenir sur elle. Certains historiens considèrent que la prise de position d'Arendt a utilement interpellé en son temps grâce à son caractère scandaleux, mais qu'elle ne semble plus jouer de rôle dans la définition des débats actuels. D'autres estiment que malgré sa nature et sa composition fort disparates, quantité d'erreurs historiques et d'assertions controuvées qui ont été pour les premières, rectifiées et les secondes, réfutées, *Eichmann à Jérusalem* "résiste". Voilà qui constitue un vrai défi pour l'interprétation, si ce n'est pour la rationalité. Mystères de la captation?

*Université de Rouen*

## Appendix

*Text and reception.* The text of Arendt's *Eichmann in Jerusalem: A Report on the Banality of Evil* (1963–1965) is like a palimpsest. And its reception has been paradoxical: Arendt's vision of the trial, and of Eichmann, was criticized from all quarters when the book first came out; however, since then hers has become the general view. One important factor allowing this complete turn-around is that her aim remains unclear.

*Sources.* The various types of sources appear only in the 2nd edition. They are listed in the Postscript added in reaction to the fierce international controversy. In the documentation provided to journalists, the author underlines concepts of international law, sometimes with a short comment.

---

publication ou plus tard, aient considéré que ce champ n'était pas ouvert du tout, alors qu'il en existait une bibliographie, certes plus limitée. C'est pour ces raisons que nous parlons d'"objet idéologique".

*References.* Although Arendt explains that she is greatly indebted to Hilberg, and quotes him at length, comparison between her final draft and the published text shows that Arendt's references have disappeared. They must have been dropped towards the end of the process. Other abbreviated references had the same fate.

*Presence at the trial.* The more recent issue is Arendt's presence at the trial. As her passport shows she was there five weeks only, in two separate stays. For Cesarani, Eichmann's biographer, the fact that she did not witness Eichmann's forceful defense during his cross-examination — many days after she had left for good — is the key to her "banality" concept. She was misled by his ghostly appearance and humble attitude.

*Evil.* Arendt misused Kant's concept of "radical evil" as Jaspers immediately pointed out to her. Bettina Stangneth made things even clearer (2016), stressing that Kant would use "radical evil" only in an anthropological judgment, one on human nature in general and not in reference to an individual. Arendt was most likely aware of this error since she quickly shifted from "radical" to "extreme".

*Philosophers and historians.* Philosophers, even when in doubt, find it a little harder to accept Cesarini's basic causal link (Arendt did not see the real Eichmann in action at the trial and therefore she could not imagine him that way or understand him. Also, the fact that she did not take notes during the trial matters less for philosophers as the book *in fine* is not a report.)

*Writing Eichmann in Jerusalem: stages and strata (summarized)*

- private letters give a first account, more spontaneous and uninhibited than later accounts;
- the five *New Yorker* issues;
- the first edition of the book itself;
- the German translation revised by Arendt, which helped prepare the second enlarged American edition; and
- a few interviews (Koch, Gaus) and even fewer replies to critics (between the two original editions, Arendt avoided taking any part in the controversy).

*Second edition.* The chapter where Arendt inserted the highest number of additions is chapter VII on the Jewish Councils (*Judenräte*). She added for instance two passages of Pendorf's *Mörder und Ermordete*, which appeared

after the trial, and some critics were only too happy to comment on them as if they were the author's. Arendt had stressed in her "Note to the Reader" that the changes she made were mostly technical ones.

*Status.* What then is the status of this evolving text? The well-known subtitle of the book is "Report on the banality of evil". So, report, review, trial chronicle, or moral philosophy essay? And what does Arendt mean by her perplexing "banality of evil"? The thinker's aim was to de-estheticize evil, to not estheticize it, to strip from it any grandeur. She cites the example of a man, Richard III, who expressly wanted to be evil, who did want "to prove a villain".

*Reception.* In Browning's *Ordinary Men*, "banal" morphs surreptitiously into "ordinary". And just a few years later, in the pseudo-documentary *Le Spécialiste* and in Littell's *The Kindly Ones*, Eichmann abruptly becomes *mon semblable, mon frère*: anybody can turn into an Eichmann, which is the exact opposite of Arendt's thought and stand. Such is the seduction of the "banality of evil".

## Works Cited

### *Manuscripts and Digital Sources*

Hannah Arendt Papers. Library of Congress, Washington, D. C. <https://hdl.loc.gov/loc.mss/>

Adolf Eichmann File 1938–1968, 43–54.

Meine Feststellungen zur Angelegenheit "Judenfragen und Massnahmen der nat soz. Deutschen Reichsregierung zur Lösung dieses Komplexes in den Jahren 1933 bis 1945". 54

Legal material and press releases. 1961, 45.

Notes and background documents. 1942–1962, 52/1–6

Minutes of sessions in English. 1961, 68–70, 49

79–80, 50

88–90, 50

Minutes of sessions in German. 1961, 75–76, 51

89–92, 51.

Letter from and reply to Arthur Hertzberg. Correspondence; H–W and unidentified, 1963–1966, 43.

### *Printed Sources*

- ADLER, Hans Günther. 1955. *Theresienstadt 1941–1945. Das Antlitz einer Zwangsgemeinschaft. Geschichte, Soziologie, Psychologie*. Tübingen: Mohr.
- ARENDT, Hannah. 1963. *Eichmann in Jerusalem. A Report on the Banality of Evil*. New York: The Viking Press.
- . 1965. *Eichmann in Jerusalem*. Revised and enlarged edition. New York: Viking Compass.
- . 1966. *Eichmann à Jérusalem*, édité par Pierre NORA. Collection: "Témoins". Paris: Gallimard.
- . 1991. *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Présentation par Michelle-Ère BRUDNY. Collection: "folio histoire" 32, I–XXIII. Paris: Gallimard.
- . 2002. *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, édité par Pierre BOURETZ. Collection: "Quarto". Paris: Gallimard.
- . 2006. *Eichmann in Jerusalem*. Introduction par Amos ELON, vii–xxiii. New York: Penguin.
- ARENDT, Hannah. 2007. "Entretien avec Roger Errera (octobre 1973)". *Édifier un monde. Interventions 1971–1975*, édité par Dominique SÉGLARD. Paris: Le Seuil.
- . 2011. *Écrits juifs*, traduction par S. COURTINE-DENAMY. Paris: Fayard.
- ARENDT, Hannah et Heinrich BLÜCHER. 1999. *Correspondance 1936–1968*, traduction par A.-S. ASTRUP. Paris: Calmann-Lévy. (HA/HB)
- ARENDT, Hannah et Karl JASPERS. 1995. *Correspondance 1929–1969*, traduction par E. MESSMER-KAUFHOLZ. Paris: Payot. (HA/KJ)
- ARENDT, Hannah et Mary McCARTHY. 2009. *Correspondance 1949–1975*, traduction par F. ADELSTAIN. Paris: Stock.
- ARENDT, Hannah et Gershom SCHOLEM. 1978. "Un échange de lettres avec Hannah Arendt". *Fidélité et Utopie. Essais sur le judaïsme contemporain*, traduction partielle de M. DELMOTTE et B. DUPUY. Collection: "Diaspora". Paris: Calmann-Lévy.
- . 2012. *Correspondance*, édité par Marie Luise KNOTT; traduction par O. MANNONI. Paris: Le Seuil.
- ARON, Raymond. 1954. "L'essence du totalitarisme. À propos de Hannah Arendt". *Critique* X/80, janvier 1954, repris dans *Commentaire*, février 1985, vol. 8/28–29 et 112, hiver 2005–2006.
- BENHABIB, Seyla, ed. 2010. *Politics in Dark Times*. Cambridge: Cambridge University Press.
- BROWNING, Christopher. 1994. *Des hommes ordinaires. Le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, traduction É. BARNAVI. Paris: 10/18.
- BRUDNY, Michelle-Ère. 2011a. "Introduction". Dans BRUDNY et WINKLER, 5–9.
- . 2011b. "Anatomie de 'la banalité du mal'". Dans BRUDNY et WINKLER, 135–45.
- . 2011c. "La polémique Scholem/Arendt ou le rapport à la tradition". Dans BRUDNY et WINKLER, 187–201.

- BRUDNY, Michelle-Irène et Jean-Marie WINKLER, eds. 2011. *Destins de “la banalité du mal”*. Collection: “Bibliothèque des fondations”. Paris: L’éclat.
- . 2016a. “Eichmann à Jérusalem. Confection, statut et réception du texte”. *Le Moment Eichmann*, édité par Sylvie LINDEPERG et Annette WIEVIORKA, 204–26. Paris: A. Michel.
- . 2016b. “Eichmann à Jérusalem ou la controverse interminable”. *Cités*, 87: 37–52.
- DELPLA, Isabelle. 2011. *Le Mal en procès*. Collection: “L’avocat du diable”. Paris: Hermann.
- DICEY, Albert Venn. 1939. *Introduction to the Study of the Law of the Constitution*, 9th edition, edited by E. C. S. WADE. London: Macmillan & Co.
- ENGRÈN, André. 1984. *La Pensée politique de Hannah Arendt*. Collection: “Recherches politiques”. Paris: PUF.
- FEST, Joachim. 1963. *Das Gesicht des Dritten Reiches: Profile einer totalitären Herrschaft*. Munich: Piper.
- FUCHS, Édith. 2011. “La ‘banalité du mal’ comme absence de pensée”. Dans BRUDNY et WINKLER, 147–62.
- HILBERG, Raul. 1988. *La Destruction des Juifs d’Europe*, traduction par A. CHARPENTIER, P.-E. DAUZAT et M.-F. DE PALOMÉRA. Paris: Fayard.
- . 1996. *La Politique de la mémoire*, traduction M.-F. DE PALOMÉRA. Paris: Gallimard.
- KAZIN, Alfred. 1982. “A Woman in Dark Times”. *New York Review of Books*, 29/11, 24 juin.
- KELSEN, Hans. 1944. *Peace through Law*. Chapel Hill, N.C.: University of North Carolina Press.
- KLEIN, Bernard. 1960. “The Judenrat”. *Jewish Social Studies*, 22, janvier: 27–42.
- KOHN, Jerome. 2005. “Préface”. *Arendt, Responsabilité et Jugement*, traduction par J.-L. FIDEL. Paris: Payot.
- LAQUEUR, Walter. 1979. “Re-reading Hannah Arendt”. *Encounter*, mars 52: 73–78.
- MULISCH, Harry. 1963. *Strafsache 40/61: eine Reportage*. Cologne: DuMont Schauberg.
- NAVOT, Suzie. 2007. *The Constitutional Law of Israel*. Dordrecht: Kluwer.
- OPPENHEIM, Lassa Francis Lawrence. 1952. *International Law: A Treatise*. 7<sup>e</sup> éd., édité par Hersch LAUTERPACHT. Londres: Longmans Green.
- PARKER, Ian. 2000. “Obedience”. *Granta*, 71.
- PENDORF, Robert. 1961. *Mörder und Ermordete. Eichmann und die Judenpolitik des Dritten Reiches*. Hamburg: Rütten & Loening.
- POLIAKOV, Léon. 1959. *Le III<sup>e</sup> Reich et les Juifs*. Collection: “Problèmes et documents”. Paris: Gallimard.
- REITLINGER, Gerald. 1953. *The Final Solution: The Attempt to Exterminate the Jews of Europe 1939–1945*. Londres: Vallentine Mitchell.
- REVAULT D’ALLONNES, Myriam. 2008. “L’impensable banalité du mal”. *Cités*, 4/36:17–25.
- SCHOLEM, Gershom Gerhard. 1978. *Fidélité et Utopie: Essais sur le judaïsme contemporain*. Collection: “Diaspora”. Paris: Calmann-Levy.

- STANGNETH, Bettina. 2014. *Eichmann Before Jerusalem. The Unexamined Life of a Mass Murderer*. New York: Alfred Knopf.
- . 2019. *La pensée mauvaise*, traduction par O. MANNONI. Paris: Calmann-Lévy.
- SWAAN DE, Abram. 2016. *Diviser pour tuer. Les régimes génocidaires et leurs hommes de main*, traduction par B. ABRAHAM. Paris: Le Seuil.
- TAYLOR, Telford. 1961. "Large Questions in Eichmann Case". *New York Times Magazine*. 22 janvier.
- TERESTCHENKO, Michel. 2005. *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*. Paris: La découverte.
- ZEISEL, Hans. 1961. "Who are the Guilty?". *Saturday Review*, 8 avril: 19.